

qu'elle occupe, mais aussi par la mauvaise qualité du foin et des fourrages qui en résultent. Aujourd'hui les mauvaises herbes ont complètement disparues. Mais elles reviennent, car, chaque année, le vent ou l'eau, apporte les graines sans nombre qui fleurissent et mûrissent encore dans les environs, sans obstacle !

Certaines pièces étaient si difficiles à labourer, qu'il avait fallu, paraît-il, jusque là, tenir un homme sur la perche de la charrue, et un autre aux mancherons, pour la faire tenir en terre, encore fallait-il, disait on, profiter du temps où ces pièces étaient mouillées pour les labourer. Et cela au printemps, car on prétendait que les labours d'automne y étaient impossibles, que ces terres ainsi labourées devenaient tellement dures que les herses ne pouvaient aucunement les attaquer au printemps.

Les pièces de terre n'avaient en moyenne qu'un arpent et un quart de longueur, elles étaient étroites et souvent elles se croisaient en tous sens. Les planches du labour n'avaient guère cinq pieds en moyenne. elles étaient d'une largeur très irrégulière, et plus ou moins crochues. Séparées entre elles par des raies larges et profondes, où rien ne poussait et qui occupaient certainement le quart de toute la terre, on ne pouvait y passer dans les récoltes sans s'exposer à renverser les charrettes, et encore, fallait-il y mettre de petites charges, de 700 à 800 livres tout au plus.

Aujourd'hui, un homme seul labouré partout, sans la moindre difficulté. Toutes les pièces se labouraient parfaitement l'automne. La herse *acme* ameublait d'un seul coup, au printemps, par les pires terres.

Ces pièces ont maintenant trois arpents de longueur et de largeur en moyenne, ce qui leur donne une superficie d'environ neuf arpents. Les planches ont été également redressées sur toute la terre et élargies, de 7½ pieds à 15 pieds, selon le plus ou moins de ténacité des terres fortes. La terre ayant été partout hersée et roulée sur le travers, les raies faites étroites et profondes, sont égalisées, ameublées et en grande partie remplies. Elles donnent une aussi bonne récolte que le haut des planches. Celles-ci, par le roulage sur le travers, etc., sont légèrement arrondies, s'égouttent parfaitement à l'aide de bonnes rigoles, faites à la charrue à deux versoirs et allant d'un fossé de ligne à l'autre. Ces améliorations, en somme peu coûteuses, permettent aux divers instruments, voitures, etc., un travail facile et efficace. L'honorable M. Dionne, alors commissaire de l'agriculture, qui visita cette terre assez récemment en compagnie de M. Eugène Casgrain, membre du conseil agricole, fut fort étonné quand M. Barnard leur fit traverser quelques unes de ces pièces, sur le long et sur le travers, dans une voiture légère, au trot du cheval, et sans même éprouver de secousses considérables !

Cette terre comme l'immense majorité des terres dans la province de Québec, d'ailleurs, n'avait jamais reçu de fumier que sur environ 20 0/0 de son étendue, sur les pièces les plus pauvres et les plus rapprochées de l'étable. Aujourd'hui, toute la terre a reçu une fumure suffisante, au moins une fois, et la moitié de la superficie a déjà été fumée abondamment deux fois.

A part les premières années, où le bétail sur la ferme ne pouvait pas donner l'engrais dont M. Barnard avait besoin, tout le fumier qui a été employé provient des récoltes de cette terre, à l'exception d'environ 250 voyages achetés à grand marché, à deux milles de distance, dans les trois premières années, et environ 150 voyages par année pour quelques années après.

Quand M. Barnard prit possession de cette terre, en 1869, on s'accordait à dire qu'en dehors de quelques pièces, cette terre ne convenait nullement aux prairies et qu'il était tout à fait impossible d'en faire. Plusieurs, même, se moquèrent ouvertement du nouveau locataire, lorsqu'il fit connaître sa

décision de transformer cette terre en prairies et on pâturages.

Au bout de huit années, les prairies avaient été faites, à tour de rôle, sur toute la terre couverte d'eau. En 1882, ces prairies, déjà vieilles et dans des terres si peu convenables apparemment, obtinrent, sans conteste, LE PREMIER PRIX DU COMTÉ, en compétition avec les terres les plus riches du bassin du Saint-Laurent et de la rivière Chambly, dans le comté de Verchères.

En somme, cette propriété, après quinze années d'amélioration rationnelle et comparativement peu coûteuse, produit facilement trois fois ce qu'elle produisait autrefois et peut se cultiver avec moins de fatigues et de dépenses.

Bien que M. Barnard dut être absent la plus grande partie du temps, il avait engagé, pour faire et pour surveiller les travaux d'améliorations qu'il méditait, le fermier qui occupait déjà depuis plusieurs années, cette même ferme. Cet homme, d'ailleurs honnête et intelligent, était parmi les pires *incrédules*. Il fut donc fort émerveillé des transformations de ces mêmes terres qu'il avait jusque là si mal jugées. Il dirigea des travaux pendant cinq années et ce fut le premier des *convertis*, car il pratiqua plus tard, à son propre compte, sur une terre voisine, les améliorations qu'il avait apprises à faire sous la direction de M. Barnard. Ceci prouve qu'il n'est pas indispensable de recourir aux étrangers pour assurer la transformation de l'agriculture en cette province. Il suffit d'une bonne direction à donner à nos cultivateurs, généralement si remarquables pour leur intelligence et la droiture de leur jugement, et qui aujourd'hui, pour le plus grand nombre du moins, ne demandent pas mieux que d'être éclairés sur les moyens sûrs de rendre leur agriculture plus profitable.

Avant d'entrer dans les détails de ces améliorations, ou plutôt de ces transformations qui, pour le plus grand nombre, peut-être, paraîtront peu de chose, il est bon de constater un fait incontestable, qui explique pourquoi M. Barnard n'a pas fait davantage.

En 1869, il s'agissait de diriger un journal agricole hebdomadaire et de cultiver une mauvaise terre à cinq lieues du bureau du journal. C'était déjà assez. Cependant en 1870, le conseil d'agriculture, unanimement, invita instamment M. Barnard à donner quelques conférences agricoles. Sur les rapports qui en furent faits, par quelques-uns des membres du conseil d'agriculture eux-mêmes, M. Barnard fut pressé de continuer ses conférences. Il va sans dire que tout en se rendant volontiers aux désirs honorables du conseil d'agriculture, M. Barnard savait que ce nouveau travail se faisait aux dépens du succès de l'entreprise de Varennes. Pendant qu'il donnait ainsi des conférences, à la demande du conseil d'agriculture, il reçut du gouvernement de Québec la proposition d'une mission en Europe dans le but spécial d'y étudier plusieurs questions agricoles de première importance, entre autres celle de la possibilité d'introduire au Canada la fabrication du sucre de betteraves, industrie qui a transformé d'une manière si étonnante l'agriculture du nord de l'Europe. Cette nouvelle mission, à laquelle il n'avait pas même songé, changeait tous ses plans bien qu'il fut entendu qu'elle ne devait durer que six mois, et cette mission était de nature à faire progresser l'agriculture dans la province de Québec; il l'accepta donc, sans se cacher, néanmoins, que ses propres intérêts pourraient bien en souffrir. C'est ce qui arriva. Il partit en janvier 1871. Après six mois, le gouvernement insista pour que M. Barnard reste en Europe et, pendant ce temps, une intrigue savamment montée, par quelques ennemis cachés, lui ôta la rédaction de son journal qu'il avait continué à diriger et qu'il entretenait par des correspondances d'Europe toutes consacrées aux grandes questions du progrès agricole. Revenu au pays, en 1873, malgré le gouvernement pour ainsi dire, M. Barnard reprit ses conférences agricoles. Elles eurent du succès, et bientôt, M. Barnard fut chargé de